

**Zeitschrift:** Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau  
**Herausgeber:** Association Jean-Jacques Rousseau  
**Band:** - (2021)  
**Heft:** 80

**Artikel:** Au cœur du pacte conjugal, Rousseau en toutes lettres  
**Autor:** Krief, Huguette  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1084262>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## AU CŒUR DU PACTE CONJUGAL, ROUSSEAU EN TOUTES LETTRES

Pour la jeune Sophie Risteau, promise au banquier Jean-Paul Cottin, la lecture publique de l'ouvrage de Germaine de Staël, *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau* lors de la soirée du 16 février 1789 est un véritable enchantement.

Il y avait longtemps que nous avions entendu parler et avions un vif désir de lire un ouvrage de Mme de Staël (fille de M. Necker) sur Rousseau<sup>1</sup> : c'est un jugement sur sa personne, un éloge sur ses ouvrages. Elle n'en a fait imprimer que 40 exemplaires de sorte qu'ils sont très rares, très difficiles à se procurer<sup>2</sup>. Il y avait quelque temps qu'on avait promis à M. Jauge de lui en prêter un, mais pour une journée seulement et, pour pouvoir tous jouir de cette lecture, nous avions fait la partie de nous rassembler pour le lire tout haut. Ce fut hier que M. Jauge se vit possesseur de ce précieux cahier pour peu d'heures seulement. Nous fûmes dîner chez Mme Cottin. Pour ne te laisser perdre aucune circonstance, je te dirai qu'avant le dîner je mis le pied dans le jardin pour la première fois depuis que je suis ici. Il est grand, beau et doit être enchanteur dans le printemps, les chèvrefeuilles et les lilas y foisonnent. Il vint se promener avec nous, ce fut une jouissance de plus pour cette nouvelle promenade, car sa vue me fait répandre sur tout ce qui m'environne

<sup>1</sup> Germaine de Staël a consacré au Citoyen de Genève le premier de ses écrits, intitulé *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau* (1788). Voir Florence Lotterie, « Une revanche de la “femme-auteur” ? Madame de Staël disciple de Rousseau », dans *Romantisme*, 2003, n° 122. *Maîtres et disciples*, pp. 19-31.

<sup>2</sup> A cette date, Mme de Staël n'envisage pas de publier cet ouvrage et le fait imprimer « à une vingtaine d'exemplaires destinés à quelques proches ; elle se maintient ainsi dans le cercle restreint de la modernité », *ibid.*, p. 21.

un jour plus doux, la vue des objets indifférents me fait éprouver un sentiment de plus, quand il la partage... <sup>3</sup>

Avec une ferveur toute particulière, la future Mme Cottin, dont le premier roman sensible, *Claire d'Albe*, connaîtra un vif succès en 1799, écoute l'éloge que fait Germaine de Staël de l'union conjugale et du don de soi au féminin. Réfléchissant aux conditions de la réalisation du bonheur des femmes, la fille du baron Necker le définit comme Rousseau en termes d'épanouissement personnel. En effet l'auteur des *Rêveries* estimait que « la vraie source du bonheur est en nous »<sup>4</sup>. Le modèle intimiste que Germaine de Staël propose donc à l'admiration de son auditoire parisien est le destin vertueux de Julie de Wolmar, « Heureuse par le bonheur qu'elle donne à son époux, heureuse par l'éducation qu'elle destine à ses enfants, heureuse par l'effet de son exemple sur ce qui l'entoure, heureuse par les consolations qu'elle trouve dans sa confiance en son Dieu »<sup>5</sup>.

Il est vrai qu'au milieu des controverses des Lumières sur le mariage chrétien et l'indissolubilité de ses liens, Rousseau s'est fait l'avocat d'une conjugalité sensible et respectueuse aux antipodes des coutumes aristocratiques et de la tyrannie bourgeoise des maris. L'engouement de ses disciples est tel que Rousseau devient, malgré lui, leur directeur de conscience et leur référence en matière de conjugalité, comme l'attestent les lettres que le capitaine Bentinck et son épouse Renira Van Tuyll reçoivent de lui en 1764 et dont la bibliothèque de Neuchâtel a fait l'heureuse acquisition (MsR NA 9, f° 136-138).

<sup>3</sup> Nous citerons la correspondance de Sophie Cottin et de ses proches à partir de notre édition critique : Sophie Cottin, *Lettres de jeunesse (1784-1794)*, édition de Huguette Krief et Mathilde Chollet, Paris, Garnier, 2021. *Sophie Ristau à Julie Vernes*, Lettre 132, mardi matin 17 février 1789, p. 446.

<sup>4</sup> Rousseau, *Les Rêveries d'un promeneur solitaire, Seconde Promenade*, OC I, p. 1003.

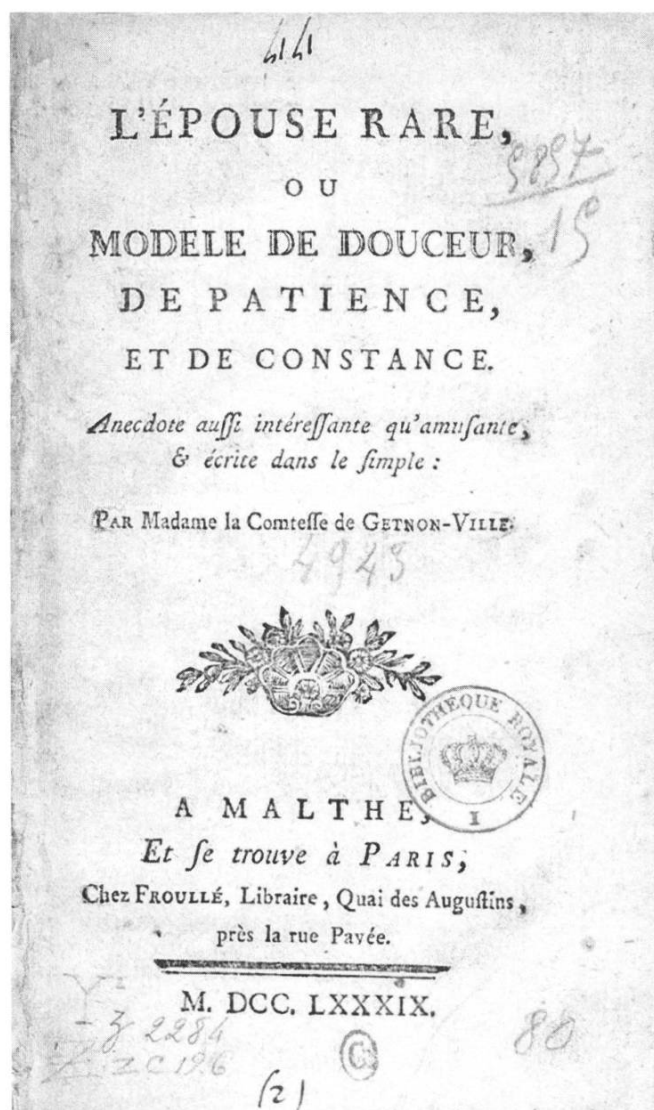
<sup>5</sup> Staël, *Œuvres de jeunesse*, Paris, Desjonquères, 1997, p. 55.



Sophie Cottin née Marie Ristieu (1770-1807)  
Dessiné par Chasselat, gravé par Mignard, 1825 – Société des amis de Clairac



Après la mort de Rousseau, les principes rousseauistes du pacte conjugal passent à la postérité grâce à l'*Emile, ou de l'éducation* et à *La Nouvelle Héloïse*. On voit ainsi la jeune génération de la Révolution française, dont font partie Sophie Risteau et Jean-Paul Cottin, s'en inspirer pour «se régénérer». Que ce jeune couple protestant décide de vivre leur union conjugale sur la base de la transparence des cœurs et d'un partage harmonieux des tâches et des devoirs entre homme et femme, nous permet-il de conclure qu'elle est une réponse aux immobilismes de l'époque?



Page de titre de l'édition originale de *L'Épouse rare* – BnF

## Théorisation du couple par Rousseau

D'un bout à l'autre du siècle, des moralistes conservateurs ou chrétiens exhortent les femmes à acquérir les vertus stoïciennes de patience et de silence pour rétablir l'harmonie conjugale dans leur couple. Dans le sillage de Mme de Lambert avec les *Avis d'une mère à sa fille* (1692) et de Gaillard de Graville dispensant des conseils de docilité dans l'*Ami des filles* (1761), des romancières exploitent le thème de la mésentente conjugale pour susciter un débat contradictoire sur l'émancipation des femmes. La comtesse Getnon-Ville avec *L'Epouse rare ou Modèle de douceur, de patience et de constance* (1789) et la républicaine Mme Booser dans le *Triomphe de la saine philosophie ou la Vraie politique des femmes* (Paris, Convention nationale, 1794) délaissent la chronique du couple mal assorti, pour critiquer la corruption des mœurs féminines ; elles imposent à l'épouse des règles de soumission à l'autorité masculine et l'incitent à cultiver ses vertus domestiques pour arracher l'époux à son inconstance naturelle.

Pour saisir l'originalité de la pensée morale de Rousseau en matière de conjugalité, face à une production édifiante qui justifie « la loi du plus fort »<sup>6</sup>, il nous faut revenir à ses écrits théoriques. Si l'on se réfère à la note XII du *Discours sur l'origine de l'Inégalité parmi les hommes*, l'émergence du couple est au centre de l'interrogation anthropologique du temps : la question est de savoir si sa forme primitive est liée à l'état de nature ou à l'état social. Contre l'avis de John Locke, Rousseau fait l'hypothèse que l'union conjugale se distingue des unions sexuelles éphémères de l'homme-brute et de la femme à l'état de nature : « L'appétit satisfait, l'homme n'a plus besoin de telle femme, ni la femme de tel homme. L'un s'en va d'un côté, l'autre d'un

<sup>6</sup> La formule est de Constance de Salm dans son *Epître aux femmes* : « L'homme injuste, jaloux de tout assujettir/Sous la loi du plus fort prétend nous asservir », *Œuvres complètes de la princesse Constance de Salm*, T.1, *Epîtres et discours*, Paris, Firmin et Didot, 1842, p. 6.

autre»<sup>7</sup>. La transformation de ces rapports furtifs en rapports de parenté se trouve à l'origine des sociétés humaines. Avec l'instauration du couple à l'état social, commence donc notre histoire. L'anthropologie rousseauiste introduit à ce stade la différence biologique entre les sexes et la sexuation des tâches. Cette hypothèse permet de lier étroitement l'histoire du couple homme/femme à celle de la constitution des nations avec l'instauration des lois qui les gèrent. Rousseau s'attache donc à la question du couple pour repenser le pacte social, destiné à régénérer l'humanité, c'est-à-dire à envisager un autre type d'éducation, à modifier les conditions politiques qui président à l'existence des citoyens et à réhabiliter le sentiment comme valeur morale.

L'arsenal conceptuel de Rousseau privilégie le sens étymologique du mot « couple », issu du latin *copula*, qui correspond à l'idée de « lien », pour signifier indifféremment l'union des cœurs entre amis ou amants et l'union matrimoniale<sup>8</sup>. La liberté d'évoquer le couple sans référence précise au mariage ouvre un espace nouveau de réflexion, propice à l'éclosion d'idées comme celles de parité et d'égalité de statut. Par ce biais, le modèle rousseauiste inclut la transformation des relations dans le couple et la réhabilitation des sentiments et des désirs sexuels. Cette voie est largement explorée dans l'*Héloïse*, un roman par lequel Rousseau compte diffuser ses idées sur la conjugalité, comme le confirme la Préface :

J'aime à me figurer deux époux lisant ce recueil ensemble, y puisant un nouveau courage pour supporter leurs travaux communs et peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourraient-ils contempler le tableau d'un ménage heureux, sans vouloir imiter un si doux modèle ? Comment s'attendriront-ils sur *le charme de l'union conjugale*, même privé de celui de l'amour, sans que la leur se resserre et s'affermisse ? En quittant leur lecture, [...] tout semblera prendre autour d'eux une face plus riante ; leurs devoirs s'anobliront à leurs

<sup>7</sup> Rousseau, *Discours sur l'inégalité*, OC III, p. 217, note XII-3.

<sup>8</sup> Comme en latin (*copulae nuptiarum*), ce mot a besoin d'être contextualisé.

yeux, [...] et en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter.<sup>9</sup>

Destinée à combler les aspirations individuelles, la réforme du couple préconisée par Rousseau prévoit de les faire coïncider avec les intérêts collectifs. La correspondance de Sophie Cottin en offre une image exemplaire : chez les Cottin, le but à atteindre est le point d'équilibre qui existe entre les aspirations profondes de chaque couple du clan, comme Sophie Cottin se plaît à le raconter (« j'ai commencé à lire *La nouvelle Héloïse*, je la lis avec mon ami. Puis-je à présent avoir du plaisir, s'il ne le partageait pas ? »<sup>10</sup>), et l'idéal porté par l'ensemble des familles (« Le soir on se réunit, on lit. C'est Rousseau, dans ce moment, son *Emile* que nous commentons à qui mieux mieux »<sup>11</sup>). Le plaisir de la lecture faite en commun, les sentiments de tendresse éprouvés par les uns et les autres, et non la contrainte, assurent les progrès d'une reconstruction morale collective.

Or, parmi les lettres de l'*Héloïse* qui nourrissent les débats de la grande famille Cottin, il en est une sur la conjugalité qui se détache des autres : c'est la lettre de Milord Edouard à Claire (*Nouvelle Héloïse*, 2<sup>e</sup> Partie, Lettre 2) sur les « convenances de la nature » que l'on sacrifie « aux convenances de l'opinion ». Le personnage y dresse un réquisitoire sévère contre le mariage de raison, le condamnant d'autant plus fermement que la fille y est généralement livrée sans son accord, par un père-tyran pour des questions de lignage ou d'intérêts financiers :

<sup>9</sup> Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Seconde Préface, OC II, p. 23. Nous soulignons.

<sup>10</sup> Lettre de Sophie Cottin à Julie Verdier, 6 juin 1789, Lettre 192, p. 382.

<sup>11</sup> Lettre de Jean-Paul et Sophie Cottin à Anne-Suzanne Risteau, 25 oct. 1790, Lettre 326, p. 574.

Soyez-en sûre, aimable Claire, je ne m'intéresse pas moins que vous au sort de ce *couple infortuné*, non par un sentiment de commisération qui peut n'être qu'une faiblesse, mais par la considération de la justice et de l'ordre, qui veulent que chacun soit placé de la manière la plus avantageuse à lui-même et à la société. Ces deux belles âmes sortirent l'une pour l'autre des mains de la nature ; c'est dans une douce union, c'est dans le sein du bonheur que, libres de déployer leurs forces et d'exercer leurs vertus, elles eussent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un insensé préjugé vienne changer les directions éternelles, et bouleverser l'harmonie des êtres pensants ? Pourquoi la vanité d'un père barbare cache-t-elle ainsi la lumière sous le boisseau, et fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres et bienfaisants, nés pour essuyer celles d'autrui ? *Le lien conjugal* n'est-il pas le plus libre ainsi que le plus sacré des engagements ?<sup>12</sup>

Jean-Paul Cottin se défend de contracter une alliance de raison avec la famille bordelaise des Risteau, comme il s'en explique à son meilleur ami : « La légèreté qu'on [m'a] justement reprochée depuis mon enfance ne s'est jamais étendue jusqu'à mon cœur ; il est bon, sensible et déteste la feinte, aussi vous pouvez croire que jamais je n'aurais consenti à ce qu'on appelle bien mal à propos un mariage de convenance »<sup>13</sup>. Son mariage sera une union d'inclination, ce que confirme Sophie Cottin, à l'occasion du mariage de raison envisagé par sa cousine Julie : « N'est-il pas naturel que je redoute de voir mon amie [...] s'enchaîner sous un joug de fer, tandis que je sais qu'on peut le trouver si doux avec quelqu'un qu'on aime ? »<sup>14</sup>

<sup>12</sup> Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Partie II, Lettre II, *De Milord Edouard à Claire*, OC II, p. 193.

<sup>13</sup> *Lettre de Jean-Paul Cottin à Antoine-Louis Girardot*, 25 juillet 1788, Lettre 9, pp. 146-147.

<sup>14</sup> *Lettre de Sophie Cottin à Julie Verdier*, 14 mars 1789, Lettre 146, p. 488.

de ceux qu'on croit ~~des~~ amis. j'en ai fait la triste expérience  
mais le tenu de ~~l'esprit~~ cette ~~idée~~ fautive, & j'en me plais  
à croire que Sophie en de meilleur foy que Julie.  
pour moi c'est de bon me foy que j'en y attache, je salue  
soudont pas d'être heureux avec elle. vous me connaissez  
vous savez mon ami que j'en ai jamais dû de me  
marier que pour rendre heureuse femme à qui j'en ai mis  
la légèreté qu'on justement reproché depuis mon  
enfance ne s'est jamais étendue jusqu'à mon cœur.  
Hé bon sensible & d'élite la femme, ainsi vous pouvez  
croire que jamais j'en aurais consenti à ce qu'on  
appelle ~~Bill~~ mal à propos un mariage de  
convenance. Le ciel me veut du bien puisqu'il a  
tout réuni dans celui-ci, les biens nécessaires à l'âme,  
& la fortune que l'usage rend un besoin. j'aurais  
pourtant sacrifié ce dernier à l'autre sans regret  
mon goût pour la dépense eût cédé volontiers.



Toutefois au lendemain de ses noces, Sophie Cottin pousse le raisonnement plus loin et envoie une lettre explosive à sa cousine dans laquelle elle s'interroge sur l'obligation de se marier officiellement. Son texte soulève la question de la légitimité du lien conjugal, indépendamment des lois sociales. Elle reconnaît qu'un sentiment d'amour, partagé par des amants, se donne ses propres lois. Elle défend l'idée qu'il suscite des liens précieux de confiance mutuelle, de fidélité, de respect : «[je] trouve singulier qu'un mot que la bouche prononce soit plus essentiel aux yeux du monde que le sentiment qui est gravé dans le cœur...»<sup>15</sup>. Le pacte amoureux n'aurait d'autre besoin pour se renforcer que d'attentions réciproques. Et, puisqu'il repose sur la fidélité et qu'il est en cela vertueux, quel besoin a-t-on de le consolider par un contrat écrit ? Sophie Cottin dénonce l'absurdité des pratiques matrimoniales de son temps, puisqu'un «oui» officiel, prononcé devant un pasteur, aura autorisé son couple à assouvir ses désirs sexuels et à connaître une jouissance physique qui lui était auparavant refusée par la morale et la bienséance : «Comment s'imaginer de sang-froid qu'un mot qu'on a répondu à un homme, qui est enfin un homme comme un autre, puisse avoir produit un si grand changement et faire trouver bien ce qui eût été mal 2 heures avant ?»<sup>16</sup> Sophie Cottin clôt prudemment sa lettre par une pirouette, estimant de son devoir de plier face aux lois existantes ; elle conclut : « Toutes ces lois sociales sont respectables puisqu'elles servent à maintenir le bon ordre, je le révère et je blâmerais celle qui s'en écarterait, mais cela n'empêche pas que dans le fond je ne les examine »<sup>17</sup>. L'interrogation reste adroitement en suspens.

<sup>15</sup> *Lettre de Sophie Cottin à Julie Verdier*, 6 juin 1789, Lettre 192, p. 586.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> *Ibid.*

### Rousseau, Marmontel et le « Bon Mari »

Le clivage conceptuel entre Rousseau et les Lumières est trop connu pour y revenir, mais ce qui est significatif sur la question du pacte conjugal tient au fait que Rousseau le fonde sur la sensibilité et la complémentarité entre les sexes, une façon de bouleverser les codes traditionnels conjugaux<sup>18</sup> et de sauvegarder une quête du bonheur, qui réponde au dessein divin : «Ce chaste nœud de la nature n'est soumis ni au pouvoir souverain ni à l'autorité paternelle, mais à la seule autorité du Père commun qui sait commander aux cœurs, et qui, leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer»<sup>19</sup>

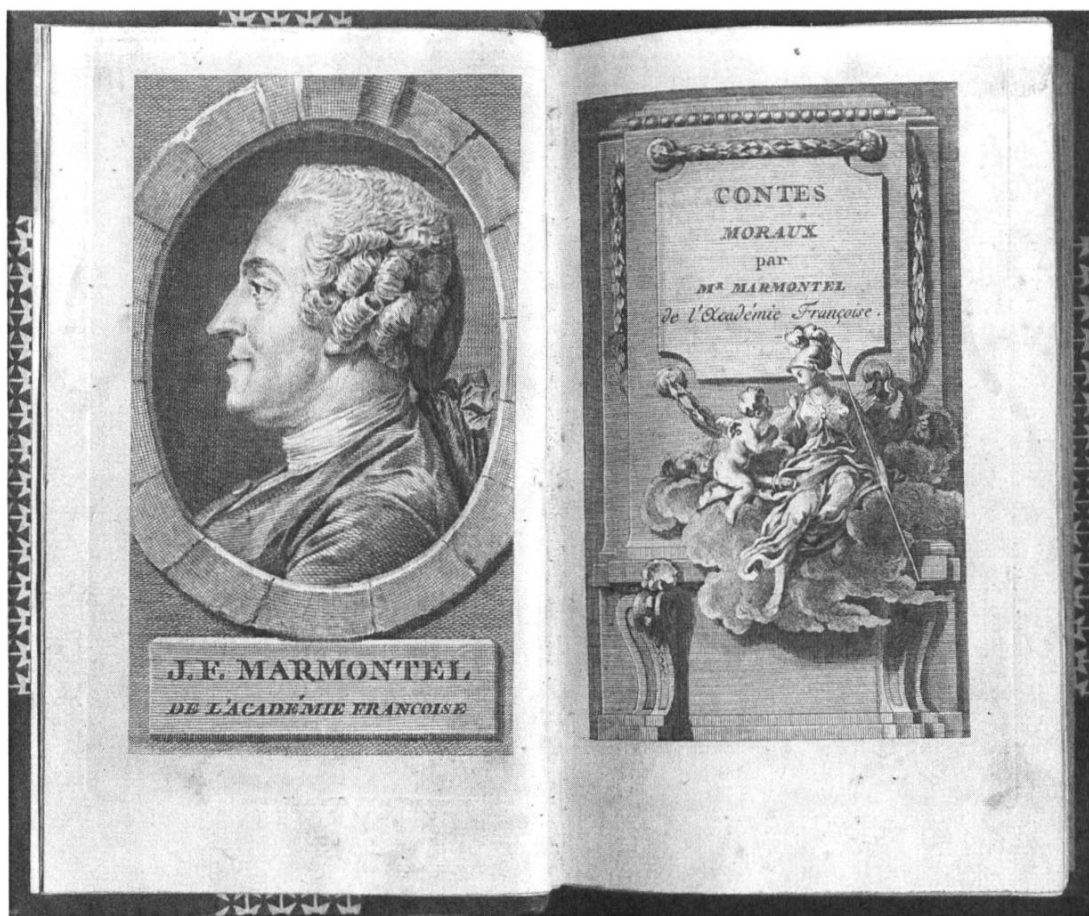
Quand Rousseau dispense ses conseils à un jeune couple, comme les Bentinck, il enseigne que l'harmonie conjugale dépend de la considération et de l'attention que porte le mari à son épouse. L'auteur d'*Emile* avait bien précisé que l'homme n'était rien sans la femme et qu'il devait participer à égalité avec elle à la réforme vertueuse du ménage : «Dans l'harmonie qui règne entre eux, tout tend à la fin commune ; on ne sait celui qui met le plus du sien». John-Albert Bentinck s'en souvient-il, lorsqu'il demande à Rousseau de l'aider à résoudre le différend qui l'oppose à son épouse ? Dans les vues du Citoyen de Genève, le jeune capitaine aura à rendre des comptes sur sa participation au couple. Dans sa lettre, il tisse le portrait de son épouse, Renira née Van Tuyl, comme d'une femme de grande vertu qui suit de près les préceptes de Rousseau : «Elle a lu votre *Emile* avec un plaisir et des attendrissements qui montrent la bonté de son cœur, et Elle en a profité plus que je n'avois espéré, vu son âge et sa sensibilité, et sur tout Elle admire Sophie.» Comme ses contemporaines, elle aura été séduite par l'argumen-

<sup>18</sup> A l'opposé paradoxalement des réflexions de Rousseau, telles que : «il est dans l'ordre de la nature que la femme obéisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel et l'ordre civil s'accordent, et tout va bien» (*Emile*, Livre V, OC IV, p. 766).

<sup>19</sup> Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Seconde Partie, lettre II De Mylord Edouard à Claire, OC II, p. 194.

tation de Rousseau, qui préconise la complémentarité conjugale : celle qui relie deux êtres différents, mais « égaux en dignité et indispensables l'un à l'autre »<sup>20</sup>. Or, Renira n'est pas heureuse, elle souffre d'anxiété au quotidien. Dès que son mari renoue avec ses activités extérieures, elle interprète son départ comme un rejet à son endroit, une mise à l'écart, qui lui sont insupportables.

Serait-elle coupable d'un excès de vertu, puisqu'elle n'est jamais satisfaite d'elle-même, toujours à la recherche d'une perfection domestique ? Le serait-elle à cause de l'amour exclusif qu'elle porte à un mari dont la mission est de servir en mer ?



*Contes moraux* comportant « Le Bon Mari ». Seconde réédition augmentée Chez Merlin, à Paris 1765 avec un portrait par Cochin gravé par Saint-Aubin et le frontispice en contre-épreuve de H. Gravelot gravé par Duclos – ZVAB

<sup>20</sup> Voir Henri Coulet, « Couples dans *La Nouvelle Héloïse* », *Littératures* 21, automne 1989 (pp. 69-81), p. 70.

A l'encontre des moralistes du temps, Rousseau ne condamne pas l'épouse, ni ne la sermonne sur sa jalousie. Renversant l'argumentation convenue, il invite John-Albert Bentinck à changer de comportement et à donner plus d'attentions, de preuves de sa tendresse à sa femme. Rousseau identifie avec justesse que la peur de l'abandon et de la trahison conjugale plongent Renira Bentinck dans une insécurité affective profonde. Il comprend le mécanisme psychologique qui est en jeu : plus Renira se sous-estimera, plus elle s'agrippera à son mari :

Monsieur, les cœurs sensibles sont faciles à blesser, tout les allarme, et ils sont d'un si grand prix qu'ils valent bien les peines qu'on prend à les contenter. Les soins amoureux des nouveaux époux bientôt se relâchent : les marques d'un attachement durable, fondé sur l'estime et sur la vertu sont moins frivoles et font plus d'effet. Laissez à votre femme le plaisir de sacrifier quelquefois ses goûts aux vôtres mais qu'elle voye que vous cherchez votre bonheur dans le sien et que vous la distinguez des autres femmes par des sentimens à l'épreuve du tems. Quand une fois elle sera bien convaincue de la solidité de votre attachement elle n'aura pas peur que vous lui soyez enlevé par des folles.<sup>21</sup>

<sup>21</sup> Rousseau à John Albert Bentinck, Motiers-Travers, 27 janvier 1765, Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire, Fonds Jean-Jacques Rousseau, MsR NA 9, f° 137 v°. Lettre éditée dans Rousseau, *Correspondance complète*, Ralph A. Leigh (éd.), Genève, Institut et Musée Voltaire ; Oxford, Voltaire Foundation, 1972-1998, n° 3936.

A Motiers-Travers le 27. Janv<sup>r</sup> 1765.

137

Je suis pénétré, Monsieur, des témoignages d'estime et de confiance dont vous m'honorez : mais comme vous dites fort bien, laissons les complimens, et s'il se peut, allons à l'utile.

Je ne crois pas que ce que vous desirez de moi se puisse exécuter avec succès, d'emblée, et dans une seule lettre que Madame la Comtesse sentira d'abord être votre ouvrage. Il vaud mieux, ce me semble, puisque vous m'assurez qu'elle en portera à bien penser de moi, que je fasse avec elle les avances d'une correspondance qui fera naître aisément les sujets dont il s'agit, et sur lesquels je pourrai lui présenter mes réflexions de moi-même, à mesure qu'elle m'en fournira l'occasion. Car il arrivera de deux choses l'une ; ou m'accordant quelque confiance elle épanchera quelquefois son honnête et vertueux cœur en m'écrivant, et alors la liberté que je prendrai de lui dire mon sentiment autorisée par elle-même ne pourra lui déplaire ; ou elle restera dans une réserve qui doit me servir de règle, et alors n'ayant point l'honneur d'être connue d'elle, de quel droit m'ingérer à lui donner des avis ? La lettre ci-jointe en écriture dans cette vue et prépare les matières que nous aurons à traiter si ce texte lui agréera. Disposez de



cette lettre, je vous supplie, pour la donner ou la  
supprimer selon qu'il vous paraîtra plus convenable.

En vérité, Monsieur, je suis enchanté de vous et  
de votre digne épouse. Qu'aimable et tendre doit être  
un mari qui peint sa femme sous des traits si  
charmants ! Elle peut vous aimer trop pour votre repos,  
mais jamais trop pour votre mérite, ni vous l'aimer —  
jamais assez pour le sien. Je ne connois rien de plus —  
intéressant que le tableau de votre union, et tracé par  
vous-même. Toutefois voyez que, sans y songer, vous —  
n'ayez donné peu-être à sa délicatesse quelque raison  
particulière de craindre ~~son~~ éloignement. Monsieur, les  
cœurs sensibles sont faciles à blesser, tous les alarmes,  
et ils sont d'un si grand prix qu'ils valent <sup>bien</sup> les peines  
qu'on prend à les contenter. Les soins amoureux des —  
nouveaux époux bientôt se relâchent : les marques d'un  
attachement durable fondé sur l'estime et sur la vertu  
sont moins frivoles et font plus d'effet. Laissez à votre  
femme le plaisir de sacrifier quelquefois ses goûts aux  
vôtres, mais qu'elle voye toujours que vous cherchez votre  
bonheur dans le sien et que vous la distinguez des autres  
femmes par des sentimens à l'épreuve du temps. Quand  
une fois elle sera bien convaincue de la solidité de  
votre attachement, elle n'aura pas peur que vous lui



Soyez enlevé par des folles. Pardon, Monsieur; vous —  
demandez des avis pour Madame la Comtesse et c'est  
à vous que j'ose en donner. Mais vous m'inspirez un  
intérêt si vif pour votre union, qu'en vous parlant  
de tout ce qui me semble propre à l'affermir je —  
crois déjà me mêler de mes affaires.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur

Boufféau

Dans un passage à l'adresse de Renira, Rousseau ne se pose pas en censeur. On le voit prendre la mesure de sa détresse et lui proposer de s'en libérer, en n'interprétant plus les déplacements de son époux comme un rejet à son égard. Ses voyages en mer, sa carrière militaire et même les femmes qu'elle s'imagine le fréquenter, ne sont pas des menaces pour elle. Rousseau lui fait comprendre que son mari n'est pas à protéger «des folles», car il est capable de prendre des décisions sur ses actions; s'il a fait le choix de lui être fidèle, c'est par amour pour elle, mais surtout par admiration pour ses belles vertus féminines: «Que vous êtes heureuse, Madame, d'avoir un mérite qui vous met au-dessus des craintes et un époux qui sait si bien en sentir le prix. Plus il aura de comparaisons à faire plus il s'applaudira de son bonheur; désirez qu'il ait bien vu le frivole éclat des folles quand il reviendra près de vous». Rousseau demande à Renira Bentinck de renoncer à trouver des indices qui alimenteraient sa jalousie; il la convie à observer une à une les marques du tendre attachement que lui montre son mari et à en chérir le souvenir durant ses absences; en outre, il lui déconseille l'oisiveté et lui suggère de se plonger dans des activités épanouissantes, comme la fréquentation amicale de ses proches ou les soins de ses enfants: «Dans ces intervalles vous passerez un tems très doux à vous occuper de lui, des chers gages de sa tendresse, à lui en parler dans vos lettres, à en parler à ceux qui prennent part à votre union».

et Molen-Cravers le 26. Janv<sup>r</sup> 1768. 136

J'apprens, Madame, que vous êtes une femme aussi —  
vertueuse qu'aimable, que vous avez pour votre mari autant de  
tendresse qu'il en a pour vous, et que c'en est à tous égards dire  
autant qu'il en est possible. On ajoute que vous m'honorez  
de votre estime, et que vous m'en préparez même un  
témoignage qui me donnera l'honneur d'appartenir à votre  
sang par des devoirs.

En voilà plus qu'il ne faut, Madame, pour m'attacher  
par le plus vif intérêt au bonheur d'un si digne couple,  
et bien assez, j'espère, pour m'autoriser à vous marquer  
ma reconnaissance pour la part qui me vient de vous des  
bontés qu'a pour moi Monsieur le Comte de Bentinck.  
J'ai pensé que l'heureux événement qui s'approche pouvoit  
selon vos arrangemens me mettre avec vous en  
correspondance, et pour un objet si respectable je ferois du  
plaisir à la prévenir.

Une autre idée me fait livrer à mon Zèle avec  
confiance. Les devoirs de Monsieur le Comte de Bentinck  
l'appelleront quelquefois loin de vous. Je rends trop de justice  
à vos sentimens nobles pour douter que si le charme de  
votre présence lui faisoit oublier ces devoirs, vous ne les lui

rappellassiez vous-même avec courage. Comme un amour fondé sur la vertu peut sans danger braver l'absence, il n'a rien de la mollesse du vice, il se renforce par les sacrifices qui lui coûtent et dont il s'honore à ses propres yeux. Que vous êtes heureuse, Madame, d'avoir un mérite qui vous met au dessus des craintes, et un époux qui sait si bien en sentir le prix ! Plus il aura de comparaisons à faire, plus il s'applaudira de son bonheur ; ~~et plus il aura desiré~~ qu'il ait bien vu le frivole éclat des folles, quand il reviendra près de vous.

Dans ces intervalles vous passerez un tems très doux à vous occuper de lui, des chers gages de sa tendresse, à lui en parler dans vos lettres, à en parler à ceux qui prennent part à votre union. Dans ce nombre — oserai-je, Madame, me compter auprès de vous pour quelque chose ? J'en ai le droit par mes sentimens : — essayez si j'entends les vôtres, si je sens vos inquiétudes, si quelquefois je puis les calmer. Je ne me flatte pas d'adoucir vos peines, mais c'est quelque chose que les partager, et voilà ce que je ferai de tout mon cœur.

Recevez, Madame, je vous supplie, les assurances de mon respect.

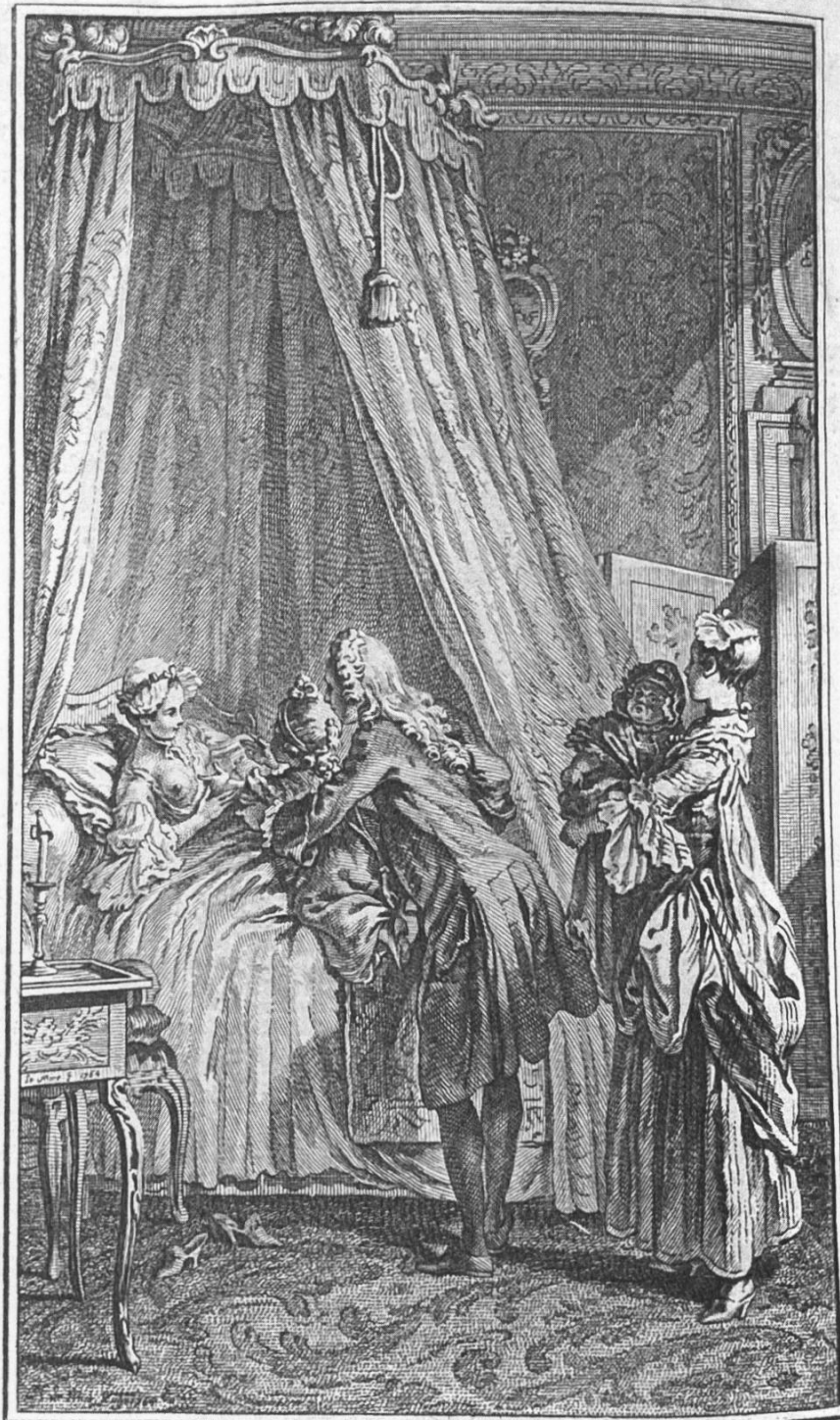
*J. Rousseau*

S'étonnera-t-on à présent que Jean-Paul et Sophie Cottin, exaltés par la permanence de l'amour qu'incarne *La Nouvelle Héloïse*, se confrontent au même problème de l'inconstance dans leur couple ? Comme Renira Bentinck, Sophie Cottin confie à sa cousine Julie Verdier que ses premières querelles conjugales ont été provoquées par sa jalousie ; elle éprouve des difficultés à s'adapter à la solitude et aux absences de Jean-Paul, aide-major de La Fayette, chargé de missions officielles en province, comme de sécuriser depuis Rouen l'approvisionnement en grain de Paris, fin juillet 1789. En droite ligne d'*Emile*, Jean-Paul Cottin sait qu'il lui faut rassurer sa femme. Il se défend de toute froideur, de toute inconstance, car il éprouve de tendres sentiments pour elle et célèbre avec constance ses perfections d'épouse :

Sophie, tu as pensé que je t'oubliais. Ton cœur sait pourtant qu'on ne peut pas oublier. Mais pardonne, je suis loin de te reprocher ta sensibilité. L'excès de ton amour remplit mon cœur et si je t'engage à le calmer, peux-tu imaginer d'autres motifs que l'effroi du mal qu'il te fait. Moi qui donnerais mille fois ma vie pour une épouse adorée, n'est-il pas naturel de consentir à me priver d'une partie même de ce qui me fait exister pour assurer son repos ? Sophie, Sophie non, tu ne me connais pas bien, en me jugeant froid. Où sont donc ces preuves qui déjà t'avaient fait présumer mon indifférence ? Pourquoi des soupçons viennent-ils obscurcir, attrister l'union la plus parfaite ? Reviens, mon ange, reviens au sentiment si doux de la confiance, que je mérite. Ma vie est à toi et t[u] me suivras jusqu'au tombeau. Je ne veux plus exister que pour embellir tes jours par ma fidèle tendresse et je te le répète avec plaisir, parce que je sais que tu le partageras, je m'arrangerai à mon retour pour ne plus te quitter. Plaisirs, bonheurs, peines, chagrins, tout sera partagé et nos larmes ne couleront plus que mêlées les unes avec les autres <sup>22</sup>.

<sup>22</sup> Lettre de Jean-Paul Cottin à Sophie Cottin, 8 avril 1790, Lettre 257, p. 736.





H. Gravelot inven.

N. Le Mire sculp

LE BON MARI.



Jean-Paul n'a aucun mal à la convaincre, puisque la vivacité de ses désirs et de leurs plaisirs est toujours intacte à son retour, comme le laisse entendre Sophie Cottin à sa cousine : « Vois donc ce que c'est que l'amour, combien il est effrayant par sa violence, puisque dans la paisible possession de ce qu'on aime, dans l'état tranquille du mariage, il agit encore si puissamment sur nous »<sup>23</sup>. On mesure à quel point les disciples de Rousseau, malgré la disparition de leur maître à penser, puisent aux sources de son œuvre pour s'en inspirer dans leur quotidien, leur vie intime.

Sur cette question, tout semble opposer Rousseau à Jean-François Marmontel, un intellectuel mondain des Lumières, conteur-directeur du *Mercure de France*, auteur du *Bon mari*, conte moral publié en 1761. Les *Confessions* rapportent que leur rencontre s'est faite chez M. de la Poplinière, et qu'elle fut le point de départ d'une haine tenace que lui porta cet auteur : « il n'a manqué aucune occasion de me nuire dans la société et de me maltraiter indirectement dans ses ouvrages »<sup>24</sup>. Marmontel s'en explique effectivement dans ses *Mémoires*, où il reproche à Rousseau l'immoralité de l'*Héloïse*, roman « éloquentement écrit », mais d'autant plus pernicieux qu'il mélange le vice et la vertu<sup>25</sup>. Contrairement à Rousseau, Marmontel fait du mari le chef incontesté du foyer conjugal, une réalité sociale devant laquelle s'incline aussi Diderot, haute figure des Lumières, qui dispense d'étonnants conseils

<sup>23</sup> Lettre de Sophie Cottin à Julie Vernes, 5 avril 1790, Lettre 254, p. 731.

<sup>24</sup> Rousseau, *Confessions*, livre X, OC I, p. 502.

<sup>25</sup> Opinion partagée par Mme Necker, née Suzanne Curchot, qui consacre à Rousseau un long passage de ses *Nouveaux Mélanges* : « Rien n'est moins moral que *La Nouvelle Héloïse*, c'est un édifice de vertu établi sur les fondements du vice », (Suzanne Necker, *Nouveaux Mélanges extraits de ses manuscrits*, Paris, Pougens et Genets, an X-1801, t. II, p. 97). Voir à ce sujet Raymond Trousson, *Jean-Jacques Rousseau jugé par ses contemporains : du Discours sur les sciences et les arts aux Confessions*, Paris, Champion, 2000, p. 210.

de soumission<sup>26</sup> à sa fille Angélique, pour laquelle il a organisé un mariage de convenance.

Dans *Le Bon Mari*, Marmontel raconte la conversion à la vertu d'Hortence, une jeune aristocrate de 22 ans, frivole, ruinée et mère de deux enfants. Elle est sommée d'entamer sa réforme personnelle sous la férule de son cousin M. de Lusane, un veuf, membre de la noblesse de robe<sup>27</sup>, avec lequel elle se remarie. Elle suit en cela les volontés de son père, Félisonde, qui craignait de la voir se corrompre chez les mondains et d'avoir à en rougir («je n'ai qu'une fille [...] et tu vois les dangers qu'elle court. Ce monde qui l'a séduite la rappelle : son deuil terminé, elle va s'y livrer»).

Dans ce conte vertueux, il n'y a aucun déplacement des hiérarchies familiales. La femme qui est soumise à l'autorité paternelle, se voit imposer un «plan de vie» par son mari :

Ma chère Hortence, lui dit-il, ce n'est pas en étourdi que j'ai pris ma résolution : elle est bien méditée, tu peux m'en croire ; et rien au monde ne peut la changer. Choisis, parmi les gens que tu vois, tel nombre qu'il te plaira de femmes décentes et d'hommes honnêtes, ma maison sera la leur ; mais ce choix fait, prend congé du reste. Je joindrai mes amis aux tiens : nos deux listes réunies seront déposées chez mon portier, pour être sa règle de tous les jours ; et s'il s'en écarte, il sera renvoyé. Voilà le plan que je me propose, et que j'ai voulu te communiquer<sup>28</sup>.

<sup>26</sup> Jeannette Geffriaud Rosso, «Diderot et Angélique à travers la *Correspondance* : humain, trop humain», *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 70, fasc. 3, 1992, p. 683-693, particulièrement p. 692.

<sup>27</sup> S'appuyant sur *Le Bon Mari* de Marmontel et le roman jacobin de Mme Booser, Anne Verjus propose de considérer que la représentation de la raison de l'époux venant à bout de la liberté de l'épouse établit un lien étroit entre le privé et le politique dans le système bourgeois : c'est-à-dire que le couple ne formant qu'un dans l'espace des représentations, il ne produit qu'une seule voix dans l'espace politique, celle de son chef légitime. Voir Anne Verjus, *Le bon mari. Une histoire politique des hommes et des femmes (1780-1804)*, Paris, Fayard, 2010.

<sup>28</sup> Marmontel, *Le Bon Mari, Œuvres choisies de Marmontel, Contes moraux II*, éd. M. Saint-Saurin, Paris, Verdrière, 1824, p. 83.

M. de Lusane décide souverainement de la nature de son union conjugale et des relations que son couple doit avoir avec le monde extérieur. Dès lors, un conflit s'engage avec son épouse rétive, assoiffée de mondanités et de liberté, qui ne veut pas renoncer à des plaisirs spontanés, ni à ses caprices. Or, en vrai Pygmalion, M. de Lusane se sent capable de contrôler, d'analyser les émotions de sa femme, comme de façonner sa conduite morale et sa réputation aux yeux de l'opinion. Pour sa part, lassée de s'indigner, Hortence est envahie par la culpabilité. Convaincue par la patience et la douceur de son mari, elle lui cède enfin : « c'est le dépit et la vanité qui m'inspirent. Ai-je seulement voulu examiner si mon époux avait raison ? Je n'ai vu que l'humiliation d'obéir. Mais qui commandera, si ce n'est le plus sage ? Je suis esclave ; et qui ne l'est pas, ou qui ne doit pas l'être de ses devoirs »<sup>29</sup>.

L'union conjugale rousseauiste se situe donc aux antipodes du mariage conçu par Marmontel. Mais, à y voir de près, les méthodes rationalistes du placide M. de Wolmar qui prétend chasser la passion de l'amour de Saint-Preux et Julie<sup>30</sup> ressemblent bien au plan de vie conjugal qu'impose M. de Lusane à sa femme. M. de Wolmar n'oblige-t-il pas les anciens amants à s'embrasser devant ses yeux dans l'ancien bosquet qui avait accueilli leur premier baiser ? « En approchant de ce lieu fatal [dit Julie], je me suis sentie un affreux battement de cœur, et j'aurois refusé d'entrer si la honte ne m'eut retenue »<sup>31</sup>. Ici, la raison est l'instance qui légifère et qui décide du « degré de convenance »

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>30</sup> On en a un exemple quand Wolmar s'explique sur sa méthode : « Dès lors je compris qu'il régnoit entre vous des liens qu'il ne falloir point rompre ; que votre mutuel attachement tenoit à tant de choses louables, qu'il falloir plutôt le régler que l'anéantir », (Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Partie 4, Lettre XII, De madame de Wolmar à Madame d'Orbe, OC IV, p. 495). Voir à ce propos Christophe Martin. « "L'empire des sens". Julie et le plaisir dans *La Nouvelle Héloïse* », éd. E. Décultot, H. Pfeiffer, V. de Senarclens. *Genuss bei Rousseau*, Königshausen & Neumann, 2014, p. 173-190 ». Consulté le 3/08/2021, [https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03151807 /document](https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03151807/document), p. 3.

<sup>31</sup> Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Partie IV, Lettre XII, De Madame de Wolmar à Madame d'Orbe, OC II, pp. 489-490.

ou de «disconvenance»<sup>32</sup> d'un fait ou d'un geste avec la félicité de chacun. Pour M. de Wolmar comme pour le bon mari de Marmontel, le bonheur se compose désormais de biens réels, tels que la tranquillité du foyer, l'aisance fondée par l'économie, la liberté intérieure acquise sur les passions.



Des roses sur le tombeau de Rousseau - MRM 90.2.1

<sup>32</sup> Formulation empruntée à Burlamaqui, *Principes du droit naturel*, Chap. VI, § XI *Sentimens de M. Clarke, sur l'origine de l'obligation*, p. 73.



Cottin, Marie-Sophie Risteau, Mme, femme de lettres.  
Œuvres et correspondance de Mme Cottin, née Sophie Risteau. Lettres et documents sur la  
maladie et la mort de Sophie Cottin - Source gallica.BnF.fr



**«Notre union était heureuse, un instant l'a rompue»<sup>33</sup>**

Si le bonheur conjugal relevait d'une pure technique rationnelle, alors la volonté pencherait d'elle-même vers le côté du bien. L'utile serait d'emblée choisi, sans que l'un ou l'autre des époux ne se fasse violence. Or, dans un essai qui reçoit le titre de *Lettres sur la vertu et le bonheur* au moment de son édition posthume en 1861, Rousseau énonce de sérieuses réserves sur le pouvoir dont disposerait chacun d'édifier son bonheur par le raisonnement. Il y précise que «l'art de raisonner n'est point la raison, souvent il en est l'abus»<sup>34</sup>. Cette distinction est d'importance, car il n'existe aucune garantie, dans l'état de société, pour que cette faculté ne s'exerce pas de manière corrompue : le raisonnement «ne nous apprend point à connaître ces vérités primitives qui servent d'élément aux autres, et quand à leur place nous mettons nos opinions, nos passions, nos préjugés, loin de nous éclairer il nous aveugle»<sup>35</sup>. Le raisonnement n'est donc pas apte à traduire les décisions de la conscience («principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises»<sup>36</sup>).

On comprendra que le chemin de la vertu choisi par Sophie Cottin et son mari suive la voie que leur indique leur conscience morale : il leur faut écouter ce sentiment intérieur pour agir selon des principes justes et vrais<sup>37</sup>. Dans son union conjugale avec

<sup>33</sup> *Lettre de Sophie Cottin à Girardot*, samedi 19 octobre 1793, Lettre 401, p. 1115.

<sup>34</sup> Rousseau, *Lettres sur la vertu et le bonheur* [*Lettres morales* ou *Lettres à Sophie*], *Œuvres et correspondance inédites de J. J. Rousseau*, Georges Streckeisen-Moultou (éd.), Paris, Michel Lévy frères, 1861, p. 145.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>36</sup> Rousseau, *Emile*, OC IV, p. 598.

<sup>37</sup> Leur viatique est la profession de foi que livre Rousseau dans *Emile* IV : «Conscience, conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien



Jean-Paul, Sophie Cottin se dit comblée : « Et je jure que je ne voudrais pas que mon ami m'aimât différemment, sa vive et égale tendresse doit faire le bonheur de la femme la plus sensible et la plus délicate »<sup>38</sup>. Pourtant les jeunes mariés, fidèles à Rousseau, sont gagnés par une intense frustration. Ils rêvent de fuir la vie futile de Paris et les obligations mondaines qui leur sont imposées par le milieu de la banque protestante auquel ils appartiennent. Sophie Cottin s'impatiente et s'interroge sur la capacité de son couple à hâter le moment libérateur : « Le sentiment qui nous unit n'aurait-il donc pas la force de rompre toute cette foule de préjugés, de règles aussi incommodes qu'assujettissants ? La vie est si courte, on a si peu le temps de jouir ! »<sup>39</sup>. Elle sait dans son for intérieur qu'elle ne restera heureuse avec son mari qu'en vivant hors de Paris, dans un petit domaine ignoré du monde, en pleine nature :

Chère Julie, nos cœurs sont faits pour former une habitation telle que celle de Clarens. [...] Réunissons-nous, mais restons en France, puisque la liberté qui commence à y renaître nous y assure un séjour paisible. Choisissons une des plus fertiles et des plus riantes provinces, achetons-y une jolie terre, mais assez grande pour employer le loisir de mon ami accoutumé à l'activité ; la banque l'ennuie, l'état militaire me déplaît, il se jettera dans l'agriculture, il s'occupera de faire prospérer le bien de ses enfants et, pour un bon père, c'est une occupation bien douce. [...]. Nous élèverons nos enfants [...] Quand ils sauront chérir la vertu, [...] leur père aidé d'un homme qu'il aura su choisir pourra leur donner les éléments de sciences utiles et agréables, assez pour leur faire aimer encore plus notre retraite que nous aurons embellie en y cachant l'art aussi soigneusement que dans l'Elysée de Julie... Nous rendrons heureux tous nos bons paysans, nous les traiterons comme nos enfants et nous verrons le bonheur autour de nous, comme il sera dans nos cœurs<sup>40</sup>...

en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'une raison sans principe» (OC IV, pp. 600-601).

<sup>38</sup> *Lettre de Sophie Cottin à Julie Verdier*, 6 juin 1789, Lettre 192, p. 382.

<sup>39</sup> *Lettre de Sophie Cottin à Julie Verdier*, 1790, Lettre 229, p. 435.

<sup>40</sup> *Lettre de Sophie Cottin à Julie Verdier*, 8 janvier 1790, Lettre 228, p. 663.

Mais les désillusions sont proches : ce rêve d'unité, qui est une sorte d'équation naïve entre la vertu et la nature, est hors d'atteinte dans le flux troublé des événements de la Révolution. Une faille se produit lorsque Sophie Cottin est frappée par des deuils successifs : deuil de l'enfant qu'elle et son mari n'auront pas, deuil de ses amours avec Jean-Paul Cottin, qui meurt le 12 septembre 1793. Dès le lendemain, elle sombre dans la folie. Julie Verdier, la cousine attentionnée qui s'en occupe, révèle jusqu'où le désespoir d'amour mène la jeune veuve : « J'aurais désiré que la force du vent la fit évanouir, plutôt que de la voir dans cet état-là, je la mène dehors, elle prend la course, je ne pouvais la suivre, nous ne la tenions que par le bas de sa robe, elle se soutint, fit un grand train, courant toujours, ne sachant ce qu'elle faisait »<sup>41</sup>. Sophie Cottin s'en exprime de manière poignante dans de longues lettres qu'elle envoie par la suite à sa mère, à sa belle-sœur, à sa cousine, au défunt Jean-Paul même. Elle entame un long voyage intérieur désenchanté : « Ha, oui, *notre union* était heureuse, un instant l'a rompue et a détruit pour jamais mon bonheur. Mon cher ami, quelque longue que soit ma vie, je n'aurai vécu que quatre années »<sup>42</sup>.

La même volonté de rester moralement digne de l'autre, qui anime Saint-Preux à la mort de Julie, empêche Sophie Cottin d'envisager un quelconque projet de mariage. Si l'amour lui a ouvert le chemin de la réforme intérieure, la mort de son conjoint lui montre une autre voie, celle des perfections de l'au-delà :

Cher et tendre ami, je te reverrai, cette amie que tu chérissais sera encore pressée sur ton cœur et, sous ta main, le sien palpitiera d'amour et de ravissement. Mais pourquoi es-tu parti si tôt ? Nous aurions fait le voyage ensemble, il m'eût été doux avec toi. Dans cette route ténébreuse dont le mystère et la terreur gardent l'entrée, j'eusse été si bien avec toi... [...] Ho, qu'il sera beau le jour qui nous réunira, quand j'apercevrai de loin la cime verdoyante de cette île où tu habites, lorsque mes sens seront frappés des émanations balsamiques qui s'en

<sup>41</sup> *Lettre de Julie Verdier à un médecin*, 22 septembre 1793, Lettre 387, p. 647.

<sup>42</sup> *Lettre de Sophie Cottin à Girardot*, samedi 19 octobre 1793, Lettre 401, p. 1115.

exhalent, lorsque m'élançant rapidement sur cette terre heureuse, je volerai au-devant de tes pas, j'apercevrai sur mon passage les traces de tes ouvrages, ce sera autant de traits qui porteront dans mon cœur la pointe aigüe du plaisir, mais aucun ne m'arrêtera qui pourrait m'arrêter, c'est toi que je cherche, c'est toi que je vais voir <sup>43</sup>...



Jeune femme pleurant sur un tombeau plume et encre  
Antoine Jean (Baron Gros) Gros - Artnet

<sup>43</sup> *Lettre de Sophie Cottin à Jean-Paul Cottin, 16 mai 1794, Lettre 430, p. 1077.*

### Pour conclure

L'admiration portée à Rousseau est souvent une affaire de famille. La maison comtale Bentinck<sup>44</sup> en est un parfait exemple sous l'Ancien Régime : Willem, comte de Bentinck et seigneur de Rhoon et Pendrecht, soutient Rousseau<sup>45</sup> au moment de la condamnation d'*Emile* par Paris et Amsterdam ; son frère, Charles, lui offre l'hospitalité ; et son fils, John-Albert comme Renira Van Tuyl sollicitent sa direction morale dans leur vie de couple. Ils comptent donner à leur enfant le prénom de Sophie et vibrent à l'honneur de voir Rousseau accepter d'être son parrain.

L'impression que l'œuvre magistrale de Rousseau a faite sur la sensibilité et les rêves de vertu de ses disciples est profonde et durable, comme dans le clan Cottin. Convaincus par la justesse des analyses de Julie de Wolmar sur l'état de célibat (« L'homme n'est pas fait pour le célibat, et il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature n'amène pas quelque désordre public ou caché »<sup>46</sup>), les admirateurs de Rousseau calquent le pacte conjugal qu'ils espèrent fonder sur les images édifiantes qu'en offrent les créatures romanesques de Rousseau. Si l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* et d'*Emile* a multiplié les représentations du couple, comme l'ont démontré Henri Coulet et Yannick

<sup>44</sup> Voir une longue note qui leur est consacrée dans *Lettres inédites de Jean Jacques Rousseau à Marc Michel Rey*, publiées par J. Bosscha, Amsterdam, Muller, 1858, p. 201.

<sup>45</sup> Comme l'atteste la lettre de Marc Michel Rey, éditeur hollandais de la *Nouvelle Héloïse*, adressée à Rousseau en date du 1<sup>er</sup> novembre 1763 : « il faut que je vous dise que M. le Comte de Binting, seigneur de Roon, un de nos principaux magistrats, que j'ai vu il y a 45 jours, m'a chargé de vous présenter ses compliments et de vous dire que, s'il avait lu votre *Emile* il y a trente ans, il aurait fait élever ses enfants à votre façon » (Rousseau, *Correspondance générale* publiée par Th. Dufour et P.-P. Plan, Paris, Armand Colin, 1924-1934, t. X, p. 200). Voir Paul-Emile Schazmann, « La Comtesse de Boufflers, première adepte d'*Emile* d'après des documents inédits », *Revue d'Histoire Littéraire de La France*, vol. 44, n° 3, PUF, 1937, p. 403.

<sup>46</sup> Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Partie VI, Lettre VI, OC II 6, p. 668.

Séité<sup>47</sup>, ses disciples se sont attachés exclusivement au destin de Julie/Saint-Preux, d'Emile/Sophie et ont imaginé des Clarens en pleine Révolution française. En parlant à leur cœur, en suscitant leurs émotions, Rousseau leur offrait la possibilité de réformer leur vie morale et d'apprendre à se saisir de l'instant présent, du plaisir et du tendre partage. Quand la mort sépare et que l'errance du cœur cherche l'ombre aimée, la plume de Sophie Cottin esquisse une méditation, qui n'étonnerait pas chez Rousseau :

Mes yeux parcourent l'horizon, je le vois se confondre avec le ciel, cette espèce de mystère me donne une sensation, ma vue s'attache sur les points lumineux qui brillent sur ma tête, je sens de l'admiration, de l'étonnement, je parcours l'immense étendue de cette voûte et mon âme conçoit l'infini. Je pense à la veille, au lendemain, à l'ordre qui maintient et continue tout, et l'image de l'éternité se présente. Je n'ai fait aucun raisonnement, aucune supposition et les seules sensations de la vue m'ont appris non par des combinaisons vagues, mais par un sentiment indéfinissable et sur les plus sublimes idées que la nature puisse offrir.<sup>48</sup>

Huguette KRIEF

Aix-Marseille Université – CIELAM

Conférence donnée à Neuchâtel lors de l'AG de l'AJJR, le 30.09.2021

<sup>47</sup> Yannick Séité, «La machine célibataire. Autour des 'amours de milord Edouard Bomston'», dans *L'Amour dans La Nouvelle Héloïse, texte et intertexte*, éd. Jacques Berchtold et François Rosset, Genève, Droz, 2002, pp.353-375.

<sup>48</sup> *Lettre de Sophie Cottin à Julie Verdier*, 31 juillet 1794, Lettre 450, p. 1104.